

Daniel Odier

Lalla, Chants mystiques

Copyright : Daniel Odier, 2019.

Première édition, Points sagesse/Seuil, 1999.

Lalla, l'incandescente

Lalla, génie de la poésie mystique du quatorzième siècle, appartient à la tradition du shivaïsme tantrique cachemirien. Considérée par ses pairs comme un *Siddha*, un maître accompli, sa réputation dépasse largement les cercles tantriques. Son contemporain, le maître soufi cheik Nuruddin Vali, la considère comme un *avatar*, une incarnation divine. Les sikhs, les hindous et les musulmans chantent encore aujourd'hui ses poèmes ardents au parfum unique.

Lalla dépasse toute notion de caste, d'interdit, de rituel, de dogmatisme religieux et philosophique. Elle comptait parmi les *sahajiyà*, les êtres éveillés spontanés, comme le grand maître et poète Saraha. Lalla chante en une centaine de poèmes le retour d'une mystique à la totale liberté d'être. Toute une vie traversée d'éclairs, de combats, de tourments. Son œuvre trace le parcours d'une âme guidée

par la seule éclosion de la Conscience dans son identité à Shiva/Shakti, le Soi suprême.

On peut aussi lire ses poèmes comme un véritable traité de Kundalini yoga à travers lequel Lalla livre son enseignement en parcourant la totalité de la voie tantrique avec une vivacité iconoclaste. Le ton très personnel, la mise en scène de Lalla par elle-même, font pénétrer dans une intimité mystique où se déploie la puissance de la *bhakti*, la dévotion à Shiva. Il y a une pensée séquentielle de la voie shivaïte, une progression palpable, une biographie spirituelle déguisée qui va de l'enfance à la mort. Lalla s'affranchit très jeune des conventions sociales liées à sa caste et de tout ritualisme et touche ainsi à une pratique continue, extrêmement ouverte. Cette extase libératoire joue de tout le spectre sensoriel et s'immerge dans la réalité du monde pour atteindre Shiva/Shakti en soi-même.

Née dans le village de Sempur, près de Pampoor, dans la vallée du Cachemire, une nuit de pleine lune, en 1326, sous le règne du sultan Ala-ud-Din, Lalla appartenait à une famille de brahmanes. Son père s'appelait Shri Chandra Bath ; ce grand propriétaire terrien était reconnu comme un pandit. Il semble que la maison familiale ait été un lieu de rencontre et de pratique yogique. Shri Chandra Bath était un adorateur de Shiva C'est sans doute grâce à lui que Lalla s'est familiarisée dès l'enfance avec les enseignements et les pratiques du yoga.

Les chroniqueurs affirment qu'un jour où son père s'était rendu en pèlerinage à Harshishwar, dans les montagnes, la jeune Lalla le rejoignit, montée sur le dos d'un léopard des neiges. Les auteurs musulmans parlent d'elle comme « intoxiquée par la folle sagesse ».

Le développement harmonieux de Lalla fut certainement favorisé par l'ouverture des shivaïtes cachemi-riens qui tiennent la femme pour l'égale de l'homme et pour lesquels les femmes ont droit aux mêmes enseignements, à la pratique et à la fréquentation des textes. Tous les maîtres cachemiriens ont chanté la liberté de la femme considérée comme la Shakti et sans laquelle Shiva et les hommes ne peuvent rien accomplir. Cette atmosphère d'ouverture qui baigne l'enfance de Lalla jusqu'à la puberté sera brisée par un mariage malheureux, à l'âge de onze ans, suivi par la résidence dans la demeure de sa belle-famille, à Pampoor. Lalla fait plusieurs allusions, dans ses premiers poèmes, à cette vie au sein de sa nouvelle famille et plus spécialement aux mauvais traitements que lui fait subir sa belle-mère.

Lalla connaît des moments d'intense désespoir, mais la certitude qu'elle est faite pour accéder aux plus hauts états mystiques l'aide à supporter la souffrance sous le regard distant de son maître, le Siddha Shrikantha, sans doute le guru familial.

Le mariage s'achève tragiquement. Un jour que Lalla revient de la source, une cruche sur la tête, son mari, Shri

Soma Bath, jaloux de ses errances inexpiquées dans les montagnes, tente de lui briser la tête d'un coup de massue mais ne fait que briser la cruche. A son grand étonnement, l'eau ne se répand pas mais garde la forme de cruche. Quelques jours plus tard, son mari surprend Lalla montée sur le léopard des neiges qui l'accompagnait dès l'enfance aux lieux de pèlerinage. Il décide de dompter le fauve en l'attrapant par la queue. Blessé il succombe, offrant ainsi la liberté à Lalla.

Les tourments de Lalla ne sont pas terminés pour autant. Son guru Shrikantha la tient à distance et ne lui donne pas l'enseignement qu'elle désire avec tant d'ardeur. D'une nature passionnée, ayant l'intuition que le Divin est en elle, Lalla nē craint pas de forcer Shrikantha à la considérer. Elle s'introduit dans sa demeure et défèque sur une représentation de Shiva. Lorsque son guru demande une explication, elle répond simplement : « Je t'ai entendu dire que Shiva est partout, il n'y a donc pas de différence entre un morceau de pierre le représentant et un terrain vague. »

A partir de cet instant, Shrikantha va s'occuper de sa jeune disciple très sérieusement. Mais elle devra encore attendre et se consumer devant son guru silencieux. Ce désespoir est merveilleusement traduit dans la première partie des poèmes.

Quelques années plus tard, Lalla a peut-être quinze ou seize ans, Shrikantha lui donne le premier enseignement

de cœur à cœur : « Inverse ta quête, ne dirige plus ton regard vers l'extérieur mais fixe-le sur le Soi. » Il semble que Lalla ait atteint la réalisation sur-le-champ, comme il arrive aux êtres de grande capacité. Dès lors, on la dit *digambara*, vêtue d'espace, au cœur de la non-dualité, elle se met à errer nue, comme une yoginî couverte de cendres, pratiquant l'ascèse enseignée par son guru. Cette attitude n'allait pas sans choquer. Les poèmes retracent avec incandescence cette détermination à affronter le mépris et la violence jusqu'à l'éclosion yogique où la royauté de la *tantrikâ*, libérée de toute dépendance vis-à-vis des conventions sociales et religieuses, va exploser au grand jour :

Debout, Femme Royale,

Prête à offrir vin, viande et plaisir des sens !

*Lorsque tu connais l'état suprême Tout est réuni au cœur
de la non-dualité.*

Lorsque tu célèbres en compagnie d'autres tantrikâ

Tu glorifies la Voie de la Main Gauche !

La Shakti manifestée, Lalla continue assidûment les pratiques de *pranayama* (travail du souffle) et le Mantra yoga. Lalla continue alors de chanter et

d'errer, d'enseigner par sa présence et ses poèmes, rencontrant d'autres grands maîtres shivaïtes ou bouddhistes avec lesquels elle peut communiquer miraculeusement, quelle que soit leur langue. Lalla avait cependant une prédilection pour les soufis qui la considéraient comme une des leurs. Les chroniqueurs arabes racontent sa rencontre avec le saint soufi Hazrat Syed Jalal-ud-Din et leur dialogue alors que chacun ignorait la langue de l'autre (*l'Histoire du Cachemire*, Hassan).

Un jour qu'elle méditait, nue, selon son habitude, à proximité de Srinagar, insouciante de la présence de passants des deux sexes, un brahmane lui fit remarquer que sa conduite était indigne. Lalla répliqua qu'il n'y avait nulle offense car elle ne voyait aucun « homme » dans la foule. Quelques instants plus tard, elle arracha un châle à une passante pour se couvrir. Le brahmane étonné lui demanda la raison de son geste. Lalla désigna une silhouette au loin, celle d'un grand maître soufi, Shadi Hamdan Saheb, qui s'approchait et dit : « Je vois là-bas un homme. »

Lalla accomplit de nombreux prodiges et mourut à l'âge de soixante et onze ans d'une manière miraculeuse : une flamme sortit de son cœur, elle s'embrasa comme une torche et de son corps il ne resta rien. Mais son plus grand miracle reste son œuvre poétique, encore vivante aujourd'hui.

Les origines du Tantra

Le Tantra est l'un des rares courants mystiques à avoir traversé les millénaires jusqu'à nos jours, transmis par plusieurs lignées ininterrompues de maîtres et de disciples. Il est, aujourd'hui encore, éminemment vivant.

Les universitaires indianistes et les chercheurs spécialisés dans le tantrisme ne s'accordent pas sur ses origines. Pour certains, comme Alain Daniélou, Wendy Doniger O'Flaherty, Ajit Mookerjee, Indra Sinha ou Madhu Khanna, le tantrisme shivaïte se rattache à la civilisation de la vallée de l'Indus, qui a atteint son apogée vers 2600 avant notre ère. « On rencontre des symboles de rituel tantrique dans la culture d'Harappa (civilisation de la vallée de l'Indus, troisième millénaire avant notre ère) sous la forme de représentations de posture de yoga, et d'objets variés liés au culte de la Mère et de la fertilité¹. » Cette civilisation sophistiquée dont l'écriture n'a pas encore été déchiffrée disparut à la suite de variations du cours de l'Indus ou de changements climatiques vers 1900 avant notre ère. La thèse de destruction des cités dravidiennes par les Aryens est aujourd'hui remise en question.

On sait que les Dravidiens, grands navigateurs, ont essaimé jusqu'au bassin méditerranéen. Les fouilles ont produit l'évidence de commerce avec la Mésopotamie et l'Égypte. Des tablettes cunéiformes mésopota-miennes décrivent des transactions avec les marchands dravidiens,

qui exportaient des métaux précieux, des perles, de l'ivoire, du cuivre travaillé, de la céramique et de la verrerie. Ces navigateurs remontaient jusqu'aux ports d'Arabie par la mer Rouge. La récente exposition à New York (février 1998) intitulée « Merveilles de la culture de la vallée de l'Indus » a permis au *New York Times* de faire le point sur les connaissances actuelles liées à cette civilisation. Le docteur Possehl, du département d'Archéologie et d'Anthropologie de l'université de Philadelphie, exprimait l'embarras des chercheurs en déclarant à cette occasion : « L'expression archéologique de la civilisation de l'In-dus ne ressemble en rien à ce qui nous est familier -pas de palais, pas de monuments, pas de temples. Nous avons là l'expression d'une antique complexité socioculturelle sans la présence ostentatoire d'une idéologie ou l'évidence d'un souverain, roi ou reine. Il n'y a pas de vrai modèle dans l'histoire ou l'ethnographie qui suggère qu'il y ait jamais eu une civilisation de ce type. » Les ruines des cités démontrent un réel urbanisme, des rues droites, un excellent système d'évacuation des eaux, des puits ; l'usage de briques calibrées dans la construction et les divers objets retrouvés attestent d'un grand raffinement dans le travail des métaux précieux, de la poterie, de la céramique décorée et de la verrerie. « Une culture urbaine d'une immense sophistication sur un territoire deux fois plus grand que celui sur lequel régnait Sumer ou l'Égypte contemporaine », a écrit Holland Cotter dans le *New York Times* (20 février 1998). On a également trouvé à Mohenjo Daro et à Harappa des terres cuites figurant des ascètes en posture de méditation, un sceau représentant un